

Souvenirs d'un vieux Vaudois : un pasteur martyr

Autor(en): **Nosson, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **78 (1951)**

Heft 9

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un pasteur martyr

par Pierre Nosson

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ! dit-on souvent. Les hommes heureux non plus, d'ailleurs. Et force est de se tourner vers ceux qui, moins privilégiés, souffrent quelque mal surnois qui obscurcit leur vie.

Tel était le cas de mon pasteur qui vivait dans la seconde moitié du siècle dernier, terré, été comme hiver, dans l'une de nos communes fort étendues, que la neige et le froid ne savaient épargner. Même si lointaine est l'époque qui nous a réunis, mes souvenirs sont encore bien vivants et ne sauraient souffrir d'une altération quelconque, tant nous nous sommes penchés depuis sur eux.

Le pasteur nous était venu comme les précédents, à la suite d'une nomination non point disputée, mais unanime : quelques conseillers l'avaient entendu « causer » peu de jours auparavant dans une localité voisine et en étaient revenus enthousiasmés. Il avait, paraît-il, transformé son auditoire amorphe et curieux en assemblée attentive et turbulente, n'attendant qu'un signe qui ne vint jamais d'applaudir. Les vérités, à les entendre, ne lui faisaient pas peur et point faute ne s'en fit d'en disséquer quelques-unes du haut de la chaire.

La première fois que je l'ai vu, c'est un peu avant mon mariage. J'étais alors (et encore !) un fiancé ténébreux et languissant, un homme qui s'apprête à franchir les quelques marches qui le séparent du paradis, en bref, j'étais un homme heureux. Ma fiancée m'avait accompagné, comme il se doit, chez le pasteur, qui devait présider à notre cérémonie nuptiale.

Nous en étions là, introduits dans son petit salon par quelque servante pres-

que centenaire, lorsque le pasteur arriva tout souriant, nous serrant la main avec une effusion qu'il n'aurait pu feindre. Nous avions à peine pris place sur les sièges rustiques qu'il nous avait désignés qu'une femme au regard dur, trop dur pour son âge, nous rejoignit : nous avions reconnu l'épouse du pasteur, celle que l'on trouvait déjà, quelques semaines après sa venue seulement, dédaigneuse et trop polie. Le pasteur nous présenta sèchement, comme s'il désapprouvait cette intrusion, mais se reprit vivement : ce ne fut qu'une ombre rapide que des yeux moins attentifs que les nôtres n'auraient pu saisir. Et pourtant, elle aurait eu le droit de demeurer. Pendant les quelques quarts d'heure que dura notre entretien, sa femme réussit ce tour de force de lui cacher, avec une rare adresse, le visage de ma fiancée. A chaque fois que le pasteur posait une question affectueuse qui s'adressait à elle surtout, sa douce moitié faisait en sorte, tout en souriant gentiment, que ses regards ne pussent tomber sur son interlocutrice bien timide, ma foi. Après avoir répété plusieurs fois ce petit manège, le pasteur sembla se désintéresser de la muraille vivante qu'était sa femme et parla longuement encore sans s'occuper d'elle : il posait ses questions dans l'espace et nous lui répondions de même. C'était assez original.

A une autre époque, et dans le même ordre d'idées, alors que nous en étions

encore à l'époque des diligences, M. le pasteur et Madame allaient regagner leur cure à l'aide de l'un de ces engins, occupé qu'il était déjà par une ravissante jeune femme, leur voisine. M. le pasteur n'eut pas l'autorisation de prendre place à l'intérieur, si près de cette fille d'Eve radieuse, et dut se contenter d'une place à la bise près du cocher. étonné d'une si triste aventure, mais heureux d'avoir un si brillant compagnon pour faire sa route.

En chaire, le désaccord qui régnait dans son ménage ne retenait pas M. le ministre : au contraire, aurait-on pu croire, car là aussi bien qu'ailleurs, son esprit se donnait libre cours, n'ayant garde de se modérer en un si noble lieu. La vérité semblait si intimement liée à lui que nous lui pardonnions volontiers certaines phrases osées, alors même qu'il nous entraînait dans des sermons magnifiques d'éloquence et de réalisme.

Sa femme n'en manquait pas un : en effet, elle avait besoin de se mettre tout près de la chaire, bien en face de son auguste époux, pour surveiller le moindre de ses regards.

Ce jour-là, notre pasteur paraissait plus vibrant encore qu'à l'ordinaire : sa voix forte, ses gestes merveilleux le grandissaient encore à nos yeux et nous étions transportés loin de nos soucis quotidiens par ses paroles retentissantes.

Au beau milieu du sermon consacré, ce jour-là, aux tribulations de nos âmes perverties et aux souffrances des hommes, ils s'exclama soudain :

— Oui, frères et sœurs, nous portons tous ici-bas notre croix. Voilà la mienne ! ajouta-t-il sublimement en tendant un index acéré vers sa femme !

Elle rougit un peu, mais ne laissa rien paraître de son émotion. Pourtant, ceux qui passèrent devant la cure après le sermon de ce dimanche matin, cru-

rent entendre de violents propos dans cette vénérable demeure. Les voix s'élevaient et personne n'eût pu dire lequel des deux époux avait le dessous !

Mais tout à une fin, même les méchants : cette femme inopportune mourut un jour, on ne sait trop pourquoi. Notre pasteur tint à prononcer lui-même l'oraison funèbre de son épouse et nous étions venus nombreux l'entourer de notre sympathie, car nous comprenions le vide que ce départ allait créer dans sa vie : plus de disputes, plus d'éclats, subitement la plus triste des solitudes et la retraite ! Nous voulions lui montrer aussi que nous avions compris le drame de sa vie et nous l'entourions de toute notre affection, affection qu'il nous rendait bien.

Alors, dans un silence particulièrement émouvant, le pasteur prononça en guise de préambule, et fortement, ces quelques paroles :

— Et maintenant, femme, que tu gis là dans ta boîte à violon...

La suite fut la relation tragique, dans la bouche de l'homme, des nombreux déboires qu'il avait subis et l'exhortation au pardon. Nul sermon ne pouvait nous atteindre plus sévèrement et je crois bien que les mois qui suivirent furent les plus heureux que nos femmes vécurent jamais !

Ce furent, je m'en souviens, les derniers propos publics de notre pasteur : à quelques jours de cet événement, il tomba brusquement malade et paya peu après son tribut à la mort.

Son enterrement fut, pourrait-on dire, un modèle du genre : jamais je n'avais vu une telle foule endeuillée et depuis, jamais non plus je n'ai compté tant de monde à une telle occasion. C'est à croire que notre pasteur avait vraiment trouvé le chemin des cœurs.